

FANTAISIES DE LA POESIE

NINO

Chansons du Monsieur Bleu

Manuel ROSENTHAL

L'orgue de Barbarie

C'est un vieil orgue de barbarie
En acajou tout vermoulu,
Il a subi tant d'avaries
L'a tant moulu, tant remoulu,
Qu'à chaque tour de manivelle
On a le trac qu'il se détraque
Au milieu de sa ritournelle.
"Il commence à perdre la mémoire"
Se plaint l'aveugle à barbe noire,
Et sur le coffre un singe rit
A chaque note qu'il oublie.
C'est un vieil orgue de barbarie
Qu'a tant moulu, tant remoulu,
Qu'a tant moulu qu'il n'en peut plus.

Grammaire

L'adjectif qualificatif
Est un mot qui nous fait connaître
Un défaut, une qualité,
Une façon d'être ou d'avoir été.
Exemple: Ma tante est dingue
Mon oncle est timbré,
Mon frère est marteau
Tout l'monde est cinglé.
Mais la conduite de ma mère
Ne se qualifie guère,
Et la manière d'être de papa
Ne se qualifie pas.
L'adjectif qualificatif
Est un mot qui nous fait connaître
Un défaut, une qualité,
Une façon d'être ou d'avoir été.

Le Marabout

Ah savez-vous comment, maman,
Le marabout s'endort ?
Vous l'ignorez encore ...
Le marabout s'endort maman,
Debout sur une patte,
Comme les acrobates...
Comment peut-il dormir debout,
Maman, le marabout ?
C'est ce qui vous épate...
C'est son ange gardien, maman,
Qui lui tient l'autre patte,
Tout en lui racontant
Une histoire à dormir debout.

La souris d'Angleterre

C'était une souris qui venait d'Angleterre
Yes, Madam', yes my dear
Elle s'était embarquée au port de Manchester
Sans même savoir où s'en allait le navire,
No, Madam', no my dear,
Elle avait la dent longue comme une vieille Anglaise
S'enroulait dans un plaid à la mode écossaise
Et portait une coiffe en dentelle irlandaise,
Dans le port de Calais, elle mit pied à terre
Yes, Madame, yes, my dear,
Elle s'en fut bien vite à l'hôtel d'Angleterre,
Et grimpa l'escalier tout droit sans rien leur dire
No, Madam', no my dear,
Le grenier de l'hôtel lui fut un vrai palace,
La souris britannique avait là tout sur place
Du whisky, du bacon, du gin, de la mélasse
Chaque soir notre miss faisait la ribouldingue,
Yes, Madame, yes, my dear,
C'était toute la nuit des gigues, des bastringues,
Les bourgeois de Calais ne pouvaient plus dormir,
No, Madame, no, my dear,
En vain l'on remplaçait l'appât des souricières,
Le Suisse par le Hollande, le Brie par le Gruyère,
Rien n'y fit, lorsqu'un soir on y mit du Chester.
C'était une souris qui venait d'Angleterre,
Yes, Madame, yes, my dear.

La chenille

Le travail mène à la richesse.
Pauvres poètes, travaillons !
La chenille en peinant sans cesse
Devient le riche papillon.

L'éléphant

Comme un éléphant son ivoire,
J'ai en bouche un bien précieux.
Pourpre mort !.. J'achète ma gloire
Au prix des mots mélodieux.

Les sirènes

Saché-je d'où provient, Sirènes, votre ennui
Quand vous vous lamentez, au large, dans la nuit ?
Mer, je suis comme toi, plein de voix machinées
Et mes vaisseaux chantants se nomment les années.

Le hibou

Mon pauvre cœur est un hibou
Qu'on cloue, qu'on décloue, qu'on recloue.
De sang, d'ardeur, il est à bout.
Tous ceux qui m'aiment, je les loue.

Le poulpe

Jetant son encre vers les cieux,
Suçant le sang de ce qu'il aime
Et le trouvant délicieux,
Ce monstre inhumain, c'est moi-même.

Le dromadaire

Avec ses quatre dromadaires
Don Pedro d'Alfaroubeira
Courut le monde et l'admira.
Il fit ce que je voudrais faire
Si j'avais quatre dromadaires.

L'écrevisse

Incertitude, ô mes délices
Vous et moi nous nous en allons
Comme s'en vont les écrevisses,
À reculons, à reculons.

La carpe

Dans vos viviers, dans vos étangs,
Carpes, que vous vivez longtemps !
Est-ce que la mort vous oublie,
Poissons de la mélancolie.

Le paon

En faisant la roue, cet oiseau,
Dont le pennage traîne à terre,
Apparaît encore plus beau,
Mais se découvre le derrière.

Le chat

Je souhaite dans ma maison :
Une femme ayant sa raison,
Un chat passant parmi les livres,
Des amis en toute saison
Sans lesquels je ne peux pas vivre.

Le renard et les raisins

Certain Renard Gascon, d'autres disent Normand,
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
Des raisins mûrs apparemment,
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galand en eût fait volontiers un repas ;
Mais comme il n'y pouvait atteindre :
"Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats. "
Fit-il pas mieux que de se plaindre ?

Le petit poisson et le pêcheur

Petit poisson deviendra grand,
Pourvu que Dieu lui prête vie.
Mais le lâcher en attendant,
Je tiens pour moi que c'est folie ;
Car de le rattraper il n'est pas trop certain.
Un carpeau qui n'était encore que fretin,
Fut pris par un pêcheur au bord d'une rivière.
Tout fait nombre, dit l'homme en voyant son butin ;
Voilà commencement de chère et de festin :
Mettons-le en notre gibecière.
Le pauvre carpillon lui dit en sa manière :
Que ferez-vous de moi ? je ne saurais fournir
Au plus qu'une demi bouchée,
Laissez-moi carpe devenir :
Je serai par vous repêchée.
Quelque gros partisan m'achètera bien cher,
Au lieu qu'il vous en faut chercher
Peut-être encore cent de ma taille
Pour faire un plat. Quel plat ? Croyez-moi ; rien qui vaille.
Rien qui vaille ? Et bien soit, repartit le pêcheur ;
Poisson mon bel ami, qui faites le pêcheur,
Vous irez dans la poêle ; et vous avez beau dire,
Dès ce soir on vous fera frire.
Un tien vaut, ce dit-on, mieux que deux tu l'auras :
L'un est sûr, l'autre ne l'est pas.

Le corbeau et le renard

Maître Corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître Renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :
"Hé ! bonjour, Monsieur du Corbeau.
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le Phénix des hôtes de ces bois."
A ces mots le Corbeau ne se sent pas de joie ;
Et pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le Renard s'en saisit, et dit : "Mon bon Monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute. "
Le Corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Le sommeil

Le sommeil est en voyage,
 Mon Dieu ! Où est-il parti ?
 J'ai beau bercer mon petit ;
 Il pleure dans son lit-cage,
 Il pleure depuis midi.
 Où le sommeil a-t-il mis
 Son sable et ses rêves sages ?
 J'ai beau bercer mon petit ;
 Il se tourne tout en nage,
 Il sanglote dans son lit.
 Ah! reviens, reviens, sommeil,
 Sur ton beau cheval de course !
 Dans le ciel noir, la Grande Ourse
 A enterré le soleil
 Et rallumé ses abeilles.
 Si l'enfant ne dort pas bien,
 Il ne dira pas bonjour,
 Il ne dira rien demain
 A ses doigts, au lait, au pain
 Qui l'accueillent dans le jour.

Quelle aventure !

Une puce dans sa voiture,
 Tirait un petit éléphant
 En regardant les devantures
 Où scintillaient les diamants.
 Mon Dieu ! mon Dieu ! quelle aventure !
 Qui va me croire, s'il m'entend ?

L'éléphanteau, d'un air absent,
 Suçait un pot de confiture.
 Mais la puce n'en avait cure,
 Elle tirait en souriant.
 Mon Dieu ! mon Dieu ! que cela dure
 Et je vais me croire dément !

Soudain, le long d'une clôture,
 La puce fondit dans le vent
 Et je vis le jeune éléphant
 Se sauver en fendant les murs.
 Mon Dieu ! mon Dieu ! la chose est sûre,
 Mais comment le dire à maman ?

La reine de cœur

Mollement accoudée
 A ses vitres de lune,
 La reine vous salue
 D'une fleur d'amandier.
 C'est la reine de cœur.
 Elle peut, s'il lui plaît,
 Vous mener en secret
 Vers d'étranges demeures
 Où il n'est plus de portes,
 De salles ni de tours
 Et où les jeune mortes
 Viennent parler d'amour.
 La reine vous salue;
 Hâtez-vous de la suivre
 Dans son château de givre
 Aux doux vitraux de lune.

Le carafon

"Pourquoi, se plaignait la carafe,
 N'aurais-je pas un carafon ?
 Au zoo, madame la girafe
 N'a-t-elle pas un girafon?"
 Un sorcier qui passait par là,
 A cheval sur un phonographe,
 Enregistra la belle voix
 De soprano de la carafe
 Et la fit entendre à Merlin.
 "Fort bien, dit celui-ci, fort bien!"
 Il frappa trois fois dans les mains
 Et la dame de la maison
 Se demande encore pourquoi
 Elle trouva, ce matin-là
 Un joli petit carafon
 Blotti tout contre la carafe
 Ainsi qu'au zoo le girafon
 Pose son cou fragile et long
 Sur le flanc clair de la girafe.

J'aime l'âne si doux
marchant le long des houx.
Il prend garde aux abeilles
et bouge ses oreilles ;
et il porte les pauvres
et des sacs remplis d'orge.
Il va, près des fossés,
d'un petit pas cassé.
Mon amie le croit bête
parce qu'il est poète.
Il réfléchit toujours.
Ses yeux sont en velours.
Jeune fille au doux cœur,
tu n'as pas sa douceur :
car il est devant Dieu
l'âne doux du ciel bleu.
Et il reste à l'étable,
fatigué, misérable,
ayant bien fatigué
ses pauvres petits pieds.
Il a fait son devoir
du matin jusqu'au soir.
Qu'as-tu fait jeune fille ?
Tu as tiré l'aiguille...
Mais l'âne s'est blessé :
la mouche l'a piqué.

Il a tant travaillé
que ça vous fait pitié.
Qu'as-tu mangé petite ?
— T'as mangé des cerises.
L'âne n'a pas eu d'orge,
car le maître est trop pauvre.
Il a sucé la corde,
puis a dormi dans l'ombre...
La corde de ton cœur
n'a pas cette douceur.
Il est l'âne si doux
marchant le long des houx.
J'ai le cœur *ulcéré* :
ce mot-là te plairait.
Dis-moi donc, ma chérie,
si je pleure ou je ris ?
Va trouver le vieil âne,
et dis-lui que mon âme
est sur les grands chemins,
comme lui le matin.
Demande-lui, chérie,
si je pleure ou je ris ?
Je doute qu'il réponde :
il marchera dans l'ombre,
crevé par la douceur,
sur le chemin en fleurs.

Il y a une armoire à peine luisante
qui a entendu les voix de mes grand-tantes
qui a entendu la voix de mon grand-père,
qui a entendu la voix de mon père.

À ces souvenirs l'armoire est fidèle.
On a tort de croire qu'elle ne sait que se taire,
car je cause avec elle.
Il y a aussi un coucou en bois.
Je ne sais pourquoi il n'a plus de voix.
Je ne peux pas le lui demander.

Peut-être bien qu'elle est cassée,
la voix qui était dans son ressort,
tout bonnement comme celle des morts.
Il y a aussi un vieux buffet
qui sent la cire, la confiture,
la viande, le pain et les poires mûres.
C'est un serviteur fidèle qui sait
qu'il ne doit rien nous voler.

Il est venu chez moi bien des hommes et des femmes
qui n'ont pas cru à ces petites âmes.
Et je souris que l'on me pense seul vivant
quand un visiteur me dit en entrant :
- comment allez-vous, monsieur Jammes ?

Lorsqu'il faudra aller vers vous, ô mon Dieu, faites
que ce soit par un jour où la campagne en fête
poudroiera. Je désire, ainsi que je fis ici-bas,
choisir un chemin pour aller, comme il me plaira,
au Paradis, où sont en plein jour les étoiles.
Je prendrai mon bâton et sur la grande route
j'irai, et je dirai aux ânes, mes amis :
Je suis Francis Jammes et je vais au Paradis,
car il n'y a pas d'enfer au pays du Bon Dieu.
Je leur dirai : " Venez, doux amis du ciel bleu,
pauvres bêtes chéries qui, d'un brusque mouvement d'oreille,
chassez les mouches plates, les coups et les abeilles."
Que je Vous apparaisse au milieu de ces bêtes
que j'aime tant parce qu'elles baissent la tête
doucement, et s'arrêtent en joignant leurs petits pieds
d'une façon bien douce et qui vous fait pitié.
J'arriverai suivi de leurs milliers d'oreilles,
suivi de ceux qui portent au flanc des corbeilles,
de ceux traînant des voitures de saltimbanques
ou des voitures de plumeaux et de fer-blanc,
de ceux qui ont au dos des bidons bossués,
des ânesses pleines comme des outres, aux pas cassés,
de ceux à qui l'on met de petits pantalons
à cause des plaies bleues et suintantes que font
les mouches entêtées qui s'y groupent en ronds.
Mon Dieu, faites qu'avec ces ânes je Vous vienne.
Faites que, dans la paix, des anges nous conduisent
vers des ruisseaux touffus où tremblent des cerises
lisses comme la chair qui rit des jeunes filles,
et faites que, penché dans ce séjour des âmes,
sur vos divines eaux, je sois pareil aux ânes
qui mireront leur humble et douce pauvreté
à la limpidité de l'amour éternel.

Chanson du chat

Chat, chat, chat,
 Chat noir, chat blanc, chat gris,
 Charmant chat couché,
 Chat, chat, chat
 N'entends-tu pas les souris
 Danser à trois les entrechats
 Sur le plancher ?

Le bourgeois ronfle dans son lit
 De son bonnet de coton coiffé
 Et la lune regarde à la vitre:
 Dansez souris, dansez jolies,
 Dansez vite,
 En remuant vos fines queues de fées.

Dancez sans musique tout à votre aise
 À pas menus et drus
 Au clair de la lune qui vient de se lever,
 Courez, les sergents de ville dans la rue
 Font les cent pas sur le pavé
 Et tous les chats du vieux Paris
 Dorment sur leur chaise,
 Chats blancs, chats noirs, ou chats gris.

Ma mère l'oye

Ma mère l'oie, ma mère l'oie
 Que chantiez-vous donc avec vos contes ?
 Que le loup a mangé le Petit Chaperon ?
 Que le Petit Poucet a fait la rencontre d'Ogre
 Et que Cendrillon a perdu sa pantoufle de soie ?
 Vos histoires sont vieilles sornettes :
 J'ai rencontré Cendrillon au bras du roi
 Qui avait un chapeau de papier à sonnettes ;
 Ma Mère l'oie,
 Voici le Petit Chaperon
 Qui vient par le sentier étroit
 Avec son grand panier rond d'osier :
 Le loup est mort de faim, je crois,
 Et c'est Petit Poucet, ma Mère l'oie,
 Qui se cache derrière votre chaise de bois
 Et tire les cordons de votre cornette.

Où le coq a-t-il la plume ?

Où le coq a-t-il la plume ?
 Pas au bout du bec ;
 Le bois n'est pas sec,
 La cheminée fume ;
 Où le coq a-t-il la plume ?
 Pas au bout du bec.

Dans les doigts de la servante
 Qui l'arrachent au croupion bleu ;
 Où le coq a-t-il la plume ?
 L'eau dans la marmite chante,
 Chante sur le feu.

Où le coq a-t-il la plume ?
 Sur le vieux volant de bois
 Qu'on jette jusqu'en haut du toit ;
 La cheminée fume, fume
 Et la soupe bout sans bruit,
 Sans bruit dans le pot :
 Où le coq a-t-il la plume ?

Et si soudain le ciel...

Et si soudain le ciel nous tombait sur la tête,
(Les Gaulois le craignaient)
Que se passerait-il, à ton avis ma belle ?
Au milieu des nuages on volerait peut-être,
On saurait tout, enfin, sur le sexe des anges
Et Dieu nous sourirait de l'avoir retrouvé.
Je cueillerais pour toi une étoile filante
Elle luirait sans fin sur tes cheveux de jais
Comme un feu d'artifice au quatorze juillet.
Nous serions hors d'atteinte des soucis quotidiens
Plus de bruit, de nuisances ou de mauvais ragots,
Nous pourrions nous aimer jusqu'à la fin des temps.
Car si soudain le ciel nous tombait sur la tête,
(On peut l'imaginer)
Que se passerait-il, à ton avis ma belle ?
Sans un mot, sans un cri et tous deux enlacés
Nous nous retrouverions bien vite en paradis.

L'escargot amoureux

Un escargot amoureux d'une colombe
Se désespère dans fin
« Si seulement j'avais des ailes, oui des ailes comme elle »
Et il rêve qu'il s'envole, vole, vole
Comme un oiseau des îles splendide
Dans le ciel sans nuage
Il s'enivre et pense qu'on l'admire
Que sa belle colombe le regarde et se pâme d'amour
Et brusquement tout devient gris, tout s'efface
Il se retrouve sous la pluie
Il avance lentement,
Il vacille et rentre dans sa coquille
Pauvre escargot amoureux d'une colombe.

La cigale et la fourmi

La cigale et la fourmi,
Qui se sont toujours haïes
Depuis ce bon La Fontaine
Se retrouvent bien vieilles
Mais sont devenues amies
Car la cigale nous dit :
« Lorsque je suis revenue
Quand la bise a disparu
Cette petite fourmi
S'est trouvée toute transie
Et n'avait rien à manger
Elle me faisait pitié
C'est grâce à mes droits d'auteur
Ce qui est plutôt flatteur
Que j'ai touchés cet été
Que j'ai pu enfin l'aider
Comme deux vieilles amies
Nous voilà enfin unies
Et ce pauvre La Fontaine
Sans lui faire de la peine
Se retrouve bien marri
Dans un coin de paradis ».

Dans la steppe immense

Dans la steppe immense
Apparaît dans le lointain
Une forme étrange
Dans l'ombre de la nuit
Dans la nuit une forme étrange
C'est un cavalier
Qui tient dans ses bras
Le corps d'une femme inerte
Un pauvre corps meurtri
Sa longue robe blanche
Porte des taches de sang
La pâleur du visage
Et la clarté lunaire
Lui donnent un air de sainte
Dans la steppe immense
Disparaît dans le lointain
Le cavalier noir
Et son fardeau funèbre
Et il disparaît
Dans la steppe immense.

Une pendule dans la nuit

Une pendule dans la rue
Qui déambule en chantonnant
J'en avais assez
De carillonner
Toutes les heures
Et tous les quarts d'heures
Elle a quitté son vestibule
Pour retrouver la liberté
Une pendule dule dul'
Qui déambule bule bul'
En entrant chez un horloger
Elle lui fait des pieds de nez
Cet horloger est un meurtrier
Il a détraqué mon vieux balancier
Son balancier est détraqué.

Guillaume APOLLINAIRE

La confession

Le dernier jeudi saint, Madame Marinée,
Qui vient d'entrer dans sa quatre-vingtième année,
Allait se confesser, de peur d'être damnée.
Elle parle d'abord de ceci, de cela,
Puis ajoute : " Mon père, hélas ! que j'ai fait l'a
Mour ! " - " L'amour, est-ce possible ?
Demande le curé. Seriez-vous donc sensible
Malgré les ans si froids ?
Quand donc baisâtes-vous pour la dernière fois ? "
" C'était, répond la vieille,
Lorsque j'avais vingt ans. "
" Foutre, dit le curé, vous me contez merveille !
Ou ne vous confessâtes pas depuis longtemps ! "
"Je me confesse chaque année, ô mon père. "
" Pourquoi parler alors
De ce péché sexagénaire ? "
" J'ai l'âme jeune en un vieux corps,
J'aime me rappeler ce beau péché, mon père. "

Ô ma jeunesse abandonnée

Ô ma jeunesse abandonnée
Comme une guirlande fanée
Voici que s'en vient la saison
Et des dédains et du soupçon

Le Pont Mirabeau

Sous le pont Mirabeau coule la Seine
Et nos amours
Faut-il qu'il m'en souvienn
La joie venait toujours après la peine.

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Les mains dans les mains restons face à face
Tandis que sous
Le pont de nos bras passe
Des éternels regards l'onde si lasse

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

L'amour s'en va comme cette eau courante
L'amour s'en va
Comme la vie est lente
Et comme l'Espérance est violente

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Passent les jours et passent les semaines
Ni temps passé
Ni les amours reviennent
Sous le pont Mirabeau coule la Seine

La pêche à la baleine

À la pêche à la baleine, à la pêche à la baleine,
Disait le père d'une voix courroucée
À son fils Prosper, sous l'armoire allongé,
À la pêche à la baleine, à la pêche à la baleine,
Tu ne veux pas aller,
Et pourquoi donc ?
Et pourquoi donc que j'irais pêcher une bête
Qui ne m'a rien fait, papa,
Va la pêpé, va la pêcher toi-même,
Puisque ça te plaît,
J'aime mieux rester à la maison avec ma pauvre mère
Et le cousin Gaston.

Alors dans sa baleinière le père tout seul s'en est allé
Sur la mer démontée...
Voilà le père sur la mer,
Voilà le fils à la maison,
Voilà la baleine en colère,
Et voilà le cousin Gaston qui renverse la soupière,
La soupière au bouillon.
La mer était mauvaise,
La soupe était bonne.
Et voilà sur sa chaise Prosper qui se désole :
À la pêche à la baleine, je ne suis pas allé,
Et pourquoi donc que j'y ai pas été ?
Peut-être qu'on l'aurait attrapée,
Alors j'aurais pu en manger.

Mais voilà la porte qui s'ouvre, et ruisselant d'eau
Le père apparaît hors d'haleine,
Tenant la baleine sur son dos.
Il jette l'animal sur la table, une belle baleine aux yeux bleus,
Une bête comme on en voit peu,
Et dit d'une voix lamentable :
Dépêchez-vous de la dépecer,
J'ai faim, j'ai soif, je veux manger.
Mais voilà Prosper qui se lève,
Regardant son père dans le blanc des yeux,
Dans le blanc des yeux bleus de son père,
Bleus comme ceux de la baleine aux yeux bleus :
Et pourquoi donc je dépècerais une pauvre bête qui m'a rien fait ?
Tant pis, j'abandonne ma part.
Puis il jette le couteau par terre,
Mais la baleine s'en empare, et se précipitant sur le père
Elle le transperce de père en part.

Ah, ah, dit le cousin Gaston,
On me rappelle la chasse, la chasse aux papillons.
Et voilà
Voilà Prosper qui prépare les faire-part,
La mère qui prend le deuil de son pauvre mari
Et la baleine, la larme à l'oeil contemplant le foyer détruit.
Soudain elle s'écrie :
Et pourquoi donc j'ai tué ce pauvre imbécile,
Maintenant les autres vont me pourchasser en moto-godille
Et puis ils vont exterminer toute ma petite famille.
Alors éclatant d'un rire inquiétant,
Elle se dirige vers la porte et dit
À la veuve en passant :
Madame, si quelqu'un vient me demander,
Soyez aimable et répondez :
La baleine est sortie,
Asseyez-vous,
Attendez là,
Dans une quinzaine d'années, sans doute elle reviendra...

Le jardin

Des milliers et des milliers d'années
Ne sauraient suffire
Pour dire
La petite seconde d'éternité
Où tu m'as embrassé
Où je t'ai embrassée
Un matin dans la lumière de l'hiver
Au parc Montsouris à Paris
A Paris
Sur la terre
La terre qui est un astre.

Paris at night

Trois allumettes une à une allumées dans la nuit
La première pour voir ton visage tout entier
La seconde pour voir tes yeux
La dernière pour voir ta bouche
Et l'obscurité toute entière pour me rappeler tout cela
En te serrant dans mes bras

Les enfants qui s'aiment

Les enfants qui s'aiment s'embrassent debout
Contre les portes de la nuit
Et les passants qui passent les désignent du doigt
Mais les enfants qui s'aiment
Ne sont là pour personne
Et c'est seulement leur ombre
Qui tremble dans la nuit
Excitant la rage des passants
Leur rage, leur mépris, leurs rires et leur envie
Les enfants qui s'aiment ne sont là pour personne
Ils sont ailleurs bien plus loin que la nuit
Bien plus haut que le jour
Dans l'éblouissante clarté de leur premier amour

Les feuilles mortes

Oh ! je voudrais tant que tu te souviennes
Des jours heureux où nous étions amis.
En ce temps-là la vie était plus belle,
Et le soleil plus brûlant qu'aujourd'hui.
Les feuilles mortes se ramassent à la pelle.
Tu vois, je n'ai pas oublié...
Les feuilles mortes se ramassent à la pelle,
Les souvenirs et les regrets aussi
Et le vent du nord les emporte
Dans la nuit froide de l'oubli.
Tu vois, je n'ai pas oublié
La chanson que tu me chantais.

C'est une chanson qui nous ressemble.
Toi, tu m'aimais et je t'aimais
Et nous vivions tous deux ensemble,
Toi qui m'aimais, moi qui t'aimais.
Mais la vie sépare ceux qui s'aiment,
Tout doucement, sans faire de bruit
Et la mer efface sur le sable

Les feuilles mortes se ramassent à la pelle,
Les souvenirs et les regrets aussi
Mais mon amour silencieux et fidèle
Sourit toujours et remercie la vie.
Je t'aimais tant, tu étais si jolie.
Comment veux-tu que je t'oublie ?
En ce temps-là, la vie était plus belle
Et le soleil plus brûlant qu'aujourd'hui.
Tu étais ma plus douce amie
Mais je n'ai que faire des regrets
Et la chanson que tu chantais,
Toujours, toujours je l'entendrai !

C'est une chanson qui nous ressemble.
Toi, tu m'aimais et je t'aimais
Et nous vivions tous deux ensemble,
Toi qui m'aimais, moi qui t'aimais.
Mais la vie sépare ceux qui s'aiment,
Tout doucement, sans faire de bruit
Et la mer efface sur le sable
Les pas des amants désunis.

Inventaire

Une triperie
deux pierres
trois fleurs
un oiseau,
vingt-deux fossoyeurs
un amour
le raton laveur
une madame untel
un citron
un pain
un grand rayon de soleil
une lame de fond
un pantalon
une porte avec son paillason
un monsieur décoré de la légion d'honneur
le raton laveur
un sculpteur qui sculpte des napoléons
la fleur qu'on appelle souci
deux amoureux sur un grand lit
un carnaval de Nice
une chaise
trois dindons
un ecclésiastique
un furoncle
une guêpe
un rein flottant
une douzaine d'huîtres
une écurie de courses
un fils indigne
deux pères dominicains
trois sauterelles
un strapontin
une fille de joie
trois ou quatre oncles Cyprien
Le raton laveur
une Mater dolorosa
deux papas gâteaux
trois rossignols
deux paires de sabots
cinq dentistes
un homme du monde
une femme du monde
un couvercle de cabinet
deux petits suisses

un grand pardon
une vache
un samovar
une pinte de bon sang
un monsieur bien mis
un cerf-volant
un régime de bananes
une fourmi
une expédition coloniale
un cordon sanitaire
trois cordons ombilicaux
un chien du commissaire
un jour de gloire
un bandage herniaire
un vendredi soir
une chaisière
un œuf de poule
un vieux de la vieille
trois veufs de guerre
un François premier
deux Nicolas deux
trois Henri trois
le raton laveur
un père Noël
deux sœurs latines
trois dimensions
mille et une nuits
sept merveilles du monde
quatre points cardinaux
huit heures précises
douze apôtres
quarante cinq ans de bons et loyaux services
deux ans de prison
six ou sept péchés capitaux
trois mousquetaires
vingt mille lieues sous les mers
trente-deux positions
deux mille ans avant Jésus-Christ
cinq gouttes après chaque repas
quarante minutes d'entracte
une seconde d'inattention
et naturellement
le raton laveur.